



Jacqueline Lerat (1920-2009)

Dans le cadre de l'année JJLerat

L'année 2018 est placée sous le signe d'un couple de sculpteurs et céramistes français, Jean (1913-1992) et Jacqueline Lerat, qui ont marqué par leur expression, leur engagement et leur enseignement l'histoire de la céramique contemporaine européenne.

Lorsqu'en 1943, la jeune Jacqueline Bouvet rejoint La Borne, un village de potiers situé dans les forêts aux alentours de Bourges, elle rencontre Jean Lerat, mandaté dans ce centre de production du grès pour renouveler la tradition. Leur présence dans ce village et leur impulsion novatrice ont fait de La Borne l'un des principaux centres du grès en Europe.

Après treize ans passés à La Borne, les époux Lerat s'installent à Bourges où, parallèlement à leur création céramique, ils prodiguent leur enseignement au Centre national des beaux-arts. Suite à la disparition de Jean en 1992, Jacqueline poursuit inlassablement une démarche plastique rigoureuse et exigeante, empreinte de profondeur et d'humanité.

Le Musée Ariana a eu l'opportunité d'acquérir, grâce à Jean-François et Claire Lerat, deux œuvres majeures marquant l'évolution de la carrière de leur mère. Les recherches menées par Joseph Rossetto autour des carnets de croquis de l'artiste, un beau film, « *L'Écorce du monde* » de Philippe Troyon, d'après un scénario de Joseph Rossetto, Jean-François Lerat et Esther Martinez et un livre : « *Je suis debout - Jacqueline Lerat* » de Joseph Rossetto mettent en lumière l'universalité et l'intemporalité de l'artiste.

Jacqueline Lerat, « Sculpture », 1987

Grès chamotté, engobes, émaux

Achat, 2016 – Inv. AR 2016-362

Après avoir modelé des Maternités qui évoquent l'art roman et cistercien, Jacqueline Lerat s'éloigne de la figuration pour se consacrer au corps, à son propre corps : « *Il fallait sortir le corps de sa représentation, de son enveloppe pour en sentir vivre l'existence* » (Jacqueline Lerat, Carnet 1986).

Le jardin, lieu de passage entre la maison et l'atelier, occupe une place centrale dans son univers ; elle tente de transcrire les couleurs, les émotions, les sensations, l'émerveillement renouvelé que lui procure son jardin. La vibration de la lumière qui joue dans les arbres, le vert de l'herbe qui s'oppose au noir des branches, l'allégresse des saisons qui passent s'expriment de manière elliptique dans ses sculptures, par des touches de couleur ou des excroissances formelles.

Architecture, végétal, corps : la sculpture de Jacqueline Lerat n'est autre qu'une quintessence du vivant.

Jacqueline Lerat, « Équilibre », 2006

Grès chamotté, pigments

Achat, 2016 – Inv. AR 2016-363

À partir des années 1984-1986, Jacqueline Lerat se met en quête de verticalité, en résonance avec son amour de la danse. Jacqueline considère le corps comme un réseau de tensions, une matière vivante et en mouvement. L'« état de corps » relève du travail intérieur avant de se matérialiser dans une expression formelle. Après la mort de Jean, Jacqueline sculpte des corps, souvent sans visage, juxtaposés, parcourus par une césure, tantôt déchirure, tantôt lien.

À la fin de sa vie, alors que paradoxalement elle est atteinte dans sa mobilité, Jacqueline modèle des sculptures en mouvement, comme pour mieux vivre l'espace. Ici l'« enjambement » se campe à la limite de l'instabilité. Elle écrit près d'un dessin : « *Équilibres, déséquilibres... Rattraper l'équilibre pour vivre* ». L'instabilité insufflée témoigne d'une vie de création, de présence au monde, de tension sur un fil, le fil de sa vie, saupoudré de doute. Car son œuvre parle du temps qui passe, d'instant de présence absolue. Comme si rien n'existait en dehors de l'acuité de ses sens.

Anne-Claire Schumacher, sur une proposition de Joseph Rossetto